

CHAPITRE I

L'ILLUSTRE INCONNU

J'entreprends le portrait d'un homme sans visage.

Car la malchance l'a poursuivi jusque-là : n'être plus qu'un nom vide. Ou plutôt, un nom trop riche de ce que les derniers siècles ont pu ajouter à son personnage, dont l'Antiquité nous a légué seulement le fantôme.

César avait la chance avec lui, la fameuse *Fortuna Cæsaris*, qui lui accorda ses faveurs dès ses plus jeunes temps¹. Vercingétorix, que cette *Fortuna* vainquit – encore que son vainqueur lui assurât l'immortalité –, fut par surcroît vidé de sa substance humaine, par la conjonction de plusieurs facteurs.

César, nous le connaissons, parce qu'il écrivit lui-même le récit de ses hauts faits, parce que les biographes s'emparèrent de lui, parce que ceux de ses contemporains qui le côtoyaient, le détestant ou l'exaltant, ont parlé de lui. Ses portraits parlent, eux aussi : un seul coup d'œil à un buste de César, et l'on sait qu'il s'agit de César ; ce qui peut être un privilège.

Son adversaire ? L'inconnu total. Un nom dont on ne sait rien, et qui n'est peut-être même pas un nom ; des monnaies qui ne le

représentent pas ; un portrait physique inspiré, l'on dit, par des critères très généraux ou très anciens.

Et l'infortune, dont souffrent tous les adversaires de Rome dans ces âges-là, de n'être connu de nous que par les écrits de ses ennemis.

Infortune, du reste, partagée : le goût antique républicain ne porte pas vers la petite histoire, ni vers le particularisme et l'individualité. Le rôle que joue tel personnage dans l'histoire de son peuple, on le retrace, on le commente, on en fait un « exemple », bon ou mauvais, que les siècles reprennent, pieusement ou malignement, sans se lasser : Scipion, Brutus, Coriolan, Catilina, Manlius, les Gracques... À chacun de ces noms, la postérité ajoute un mot qui suffit à le définir : patriotisme, parricide, liberté, révolution, intrangiseance, socialisme, et s'abrite volontiers derrière sa gloire, éclatante ou sulfureuse. Il n'est que d'évoquer les noms que se choisirent ceux qui firent la Révolution de 1789 : Brutus, Gracchus Babeuf, l'Ami du Peuple ; celle de 1917 : Spartacus...

Mais à quoi ressemblait le personnage ? On ne prend pas soin de le dire : toute peinture concerne ses faits et gestes. Son apparence physique n'intéresse personne. Ses paroles, si ; car elles révèlent. Il faut dire que, longtemps, l'on manqua de documents figurés. Si le réalisme des portraits romains est célèbre, ils existent, hélas ! pour nous, bien tard. *A fortiori* ceux des ennemis.

Avec la fin de la République, la *Correspondance* de Cicéron et les innombrables mémoires ou biographies que les auteurs des événements se mirent à écrire eux-mêmes, le goût changea. Fleurit alors la mode des *curiosa*, des *memorabilia* : les *Faits et dits des hommes illustres*² en portent preuve. Si ces écrits ne subsistent parfois aujourd'hui que par leurs titres, ils furent utilisés par ces pipelettes que sont Suétone, Plutarque et quelques autres, grâce à qui l'on sait que César aurait bien voulu arborer une chevelure abondante et ne le put jamais³, ou bien qu'il répétait, avant de monter sur son char, une triple incantation⁴... toutes petites manies des très grands hommes.

Pour une plume romaine, l'Histoire est avant tout celle de Rome et du peuple romain, qui s'incarne, certes, en de grands noms... dont on ne sait pas grand chose hormis les exploits qu'ils accomplirent.

Quant aux adversaires... à moins qu'un biographe ne se fût avisé d'écrire une « *Vie de...* » ils restent, pour nous, autant, souvent, que leurs vainqueurs, des fantômes. S'il exista des *Vies d'Hannibal, de Pyrrhus* (signées de Plutarque, de Cornélius Népos etc.), nul ne se soucia d'écrire une *Vie de Vercingétorix* ! Sans doute la courte guerre où il s'illustra fut-elle menée bien loin du territoire romain ; sans doute ne constitua-t-il pas, comme Brennus, Pyrrhus, Hannibal, Hasdrubal ou Spartacus, une menace directe pour l'Italie et l'existence de la Ville.

Aucun écrit des siens, qui, du reste, n'écrivaient pas. L'on ne maudira jamais assez l'excès de prudence ou l'outrecuidance des Druides qui ne permirent que la tradition orale et nous ont privés, ce faisant, de connaissances inestimables⁵. « L'attachement des Druides à une transmission exclusivement orale de leurs traditions a été fatal à cette culture », reconnaît le linguiste P.-Y. Lambert. Mais, dans un sens, auraient-ils écrit de l'histoire, ou de la mythologie ? À en croire la geste irlandaise des héros celtiques – fixée bien tard dans l'écriture, à partir du VIII^e siècle après J.-C. –, notre Vercingétorix eût ressemblé peut-être à Hercule... qui, du reste, fut le fondateur d'Alésia⁶ !

Comment le connaître, donc, ce jeune Gaulois qui se lève un beau jour pour secouer le joug romain ? Et le connaître à quel titre ? de quel droit ? A-t-il demandé, même, aux siècles qui l'ont suivi d'utiliser comme symbole sa noble figure de « saint de la Patrie⁷ » ? Et d'ailleurs, existait-elle, cette patrie qu'il prétendit défendre ? Exista-t-il lui-même ?

Une phrase sibylline de l'archéologue Michel Reddé évoque cette tentation négationniste : « la belle construction littéraire que le vainqueur avait imaginée à son avantage en s'opposant à lui-même un héros gaulois, peut-être créé de toutes pièces pour se valoriser⁸... » J'espère vivement qu'il s'agit d'une simple boutade.

L'hypercritique dans laquelle se complaît actuellement la recherche historique finirait par nous faire douter que César fût même allé en Gaule pour y vaincre cet inconnu.

UN NOM QUI N'EN EST PAS UN

Car il n'a pas, non plus, de nom.

Vercingétorix ? Ce n'est pas exactement un nom, c'est une définition. Un titre. Un nom de guerre, dirions-nous.

Nous ne pouvons en écarter *a priori* la possibilité. Le nom de Brennus, le vainqueur de Rome en 392, est une forme latinisée du nom commun gaulois *brenn*, « le chef ». Celtill, ou Celtillos, le père même de notre personnage, unificateur avant lui de la Celtique à laquelle il commanda, ne porte-t-il pas dans son nom celui même des Celtes ?

Bien avant nos temps iconoclastes, Jules Michelet, dans son *Histoire de France*, n'appelait notre héros que d'un nom générique, pourvu de l'article et dépourvu de majuscule, ce qui le reléguait dans l'immense troupeau des noms communs :

Le Vercingétorix [général en chef] de la confédération fut un jeune Arverne, intrépide et ardent. [...]

Alors le vercingétorix déclare aux siens [...]

les habitants embrassèrent les genoux du vercingétorix [...]

Le vercingétorix, conservant seul une âme ferme au milieu du désespoir des siens, se désigna et se livra comme l'auteur de toute la guerre⁹.

Il lui advenait ainsi l'inverse, exactement, du privilège qui échet à César : faire de son nom un nom commun qui désignerait l'occupant du trône ou le détenteur du pouvoir. Paradoxes de l'histoire : les Césars régnèrent jusqu'au terme de l'Empire romain. Celui qui leur donna son nom, Caius Julius Cæsar, perdit la vie pour les trois lettres, *r, e, x*, qui évoquaient le trône. Lui, qui était déjà dieu¹⁰, voulut s'appeler « roi », le jour des Lupercales, le 15 février 44, surlendemain des Ides. Le même jour du mois suivant, aux fameuses Ides de mars, le 15, il tombait sous les poignards des Républicains. Une mort rapide, comme, d'ailleurs, il le souhaitait¹¹.

Et celui qui, durant six années, attendit la mort au Tullianum, le Gaulois qui avait bien failli le vaincre et qu'il avait vaincu, portait,

lui, l'anonyme, le même nom de « roi », *-r, i, x. Le Hasard a de ces jeux...

La signification exacte du mot *Vercingétorix* est encore discutée : fut-il le « Très grand roi des guerriers », ou le « Roi des très grands guerriers » ?

Le suffixe *-rix, présent dans les noms de nombreux chefs – Éporédorix, Ambiorix, Viridorix, Dumnorix, Lugotorix, Orgetorix, Togirix¹², etc. – équivaut, c'est hors de doute, au latin *rex, regis*, le roi. Le préfixe *ver- ? On en fait un intensif, présent dans le titre de « vergobret », dans le nom de *Vercassivellaun*, dans celui de *Viridomar* aussi, et qui doit correspondre à « très¹³ ». On connaît un *Cingétorix*, et même un *Cassivellaun*¹⁴, sans *ver-. Lorsque *ver- y était adjoint, il devait magnifier le nom simple.

Reste... le milieu, *-cingeto, et là, reste la conjecture.

Si l'on peut appliquer les critères d'analyse utilisés pour le latin où le complément du nom précède le nom, le *ver- s'appliquerait, selon moi, à *-rix, et les deux éléments signifieraient : « le grand... roi », la partie centrale définissant le groupe sur lequel il exerce cette royauté, peut-être « l'armée » ? *Vercingétorix* serait donc le « Grand roi des guerriers » et ce nom, qui l'élèverait au-dessus des simples rois auxquels, un jour, il commanda et qui pouvaient être, eux, simplement des « chefs d'armée », *cingeto-rix, le définirait, ma foi, assez bien, en faisant de lui le « roi des rois ».

Notre époque lui rend, toutefois, son identité, en même temps qu'elle revient sur la qualité du nom qu'il porte : il est gravé sur les monnaies, il est donc un nom propre, non la désignation d'un grade. Il faudrait alors en conclure que les Gaulois procédaient à l'inverse des Romains qui, eux, figurèrent longtemps sur une face un symbole ou une divinité – Rome casquée, Janus, dieu des passages, tout désigné pour patronner la monnaie – en gravant simplement sur l'avers ou le revers des symboles nationaux ou familiaux accompagnés du nom du monnayeur. Ce furent les généraux des guerres civiles qui rompirent la coutume, sans doute parce que aucun ne pouvait se réclamer de la République, dont tous se proclamaient l'incarnation. Et l'on vit alors au droit les portraits des puissants du jour.

Il serait, toutefois, surprenant, que tous les chefs dont nous possédons les monnaies et qui « régèrent », aient porté un nom se terminant par *-rix*, si ce suffixe ne désigne pas une fonction royale. D'autant qu'il existe deux Cingétorix, l'un chef des Trévires, l'autre roi en Bretagne, ou deux Éporédorix¹⁵... Mais alors, comment notre héros s'appela-t-il dès le berceau ? Un nom quelconque suivi de « Fils de Celtill », selon la norme tant des pays scandinaves que des gréco-latins : un nom suivi de **-son* ou de **-sen*, de *uhios*, de *filius* ?

Fils de Celtill... et orphelin, ce jeune « roi ». Apparemment, les temps avaient changé, depuis que cette même prétention royale – *quod regnum appetebat* – avait coûté à son père, Celtill, de périr, comme on le lit souvent, chez Michelet, chez Amédée Thierry, sur le bûcher¹⁶. De cette idée fautive, le préambule du *Vercingétorix* de Lyvron (1869) donne une formulation superbe :

*Celtill était fort, il était riche, il était généreux, il voulut être roi ;
mais au lieu d'un manteau de pourpre, les Gaulois lui donnèrent
un manteau de flammes...*

En transposant quelque peu cette manière d'épithète, Vercingétorix sera bien le fils de son père.

L'ADOLESCENT SURDOUÉ

Jeune, donc, ce roi. Adolescent ? *Adulescens*, dit César, notre source unique sur la personnalité du jeune héros. Certes. Souvenons-nous pourtant qu'en latin ce terme couvre un laps de temps qui va de 17 à 30 ans et désigne l'homme « en passe de devenir » un « homme fait », *adultus*. *Adul-e-scens* comporte le suffixe **-sco*, inchoatif, désignant celui qui « commence à », tandis que le mot *adul-tus*, participe passé, évoque la plénitude de l'état d'homme déjà acquise.

Ne le rajeunissons donc pas trop, comme l'a souvent fait un romantisme un peu naïf, soucieux d'opposer l'« adolescent » gaulois au vieux routier qu'était César. Le vieux routier compte, en 52 avant

J.-C., 48 ans, et n'a donc cessé d'être *iuuenis* que depuis deux années. S'il faut accorder foi au texte de Dion Cassius, le seul à évoquer les liens d'amitié qui auraient autrefois uni Vercingétorix à César, il faut supposer que le Gaulois accompagna peut-être le Romain en tant qu'otage, comme c'était parfois le cas pour les jeunes gens nobles, attachés à l'état-major d'un général. En tout état de cause, il put le faire durant la guerre des Gaules, à partir de 58, puisque auparavant César avait pacifié la Bétique (Andalousie, en 60) et ne paraît donc pas concerné par les affaires gauloises.

Le « jeune seigneur de Clermont¹⁷ », comme l'appelait Napoléon I^{er}... C'est un jeune homme *summæ potentia*, précise César, qui est donc « au faite du pouvoir ». Il ne semble pas qu'on puisse se trouver au faite du pouvoir, surtout fils de condamné à mort, vers 17 ans. Plutôt doit-on opter pour la trentaine : il aurait servi auprès de César entre 22 et 30 ans, ce qui paraît raisonnable. Et s'il faut comprendre « en pleine force physique », cela nous éloigne un peu plus de nos frères adolescents. *Potentia* évoque la « faculté de pouvoir », l'« efficacité », « l'autorité », ce qui nous fait préférer la « force d'action », l'« énergie », donc, l'influence politique et guerrière, à la robustesse¹⁸, qui se dirait, du reste, *summi uigoris*. César accole cette même épithète aux noms d'Éporédorix et de Viridomar dans ses *Commentaires sur la guerre de Gaules* (le *de Bello Gallico*) : *summæ domi potentia*¹⁹, analogie qui permet d'adopter décidément le sens politique.

UN PROFIL DE MÉDAILLE

Voyons à présent ce fameux visage, tel que nous l'offrent quelques monnaies, dont une au moins est célèbre. Originnaire, comme tous les exemplaires en or, du pays arverne, patrie de Vercingétorix, elle figure dans la collection de 27 monnaies semblables, au Cabinet des médailles*.

Certes, elles se ressemblent beaucoup. Ce qui paraît normal si elles représentent le même personnage : apparemment, celui dont

*. Cf. illustration p. II.

le nom, sur deux d'entre elles, figure, gravé, au-dessous du visage : -NGETORIXS sur l'une, VERCI-NGETORIX(S) sur l'autre (le revers figure un cheval et une amphore).

Il n'en est rien. L'une de ces monnaies, trouvée à Pionsat (Puy-de-Dôme), en 1852, fut utilisée pour authentifier Alésia sur le mont Auxois²⁰ : Félix de Saulcy l'acheta lui-même, lors de la vente, à l'hôtel Drouot, de la collection Gréau dont elle faisait partie, le 6 mai 1867. Les numismates de Napoléon III l'interprétèrent comme une monnaie de siège (obsidionale) frappée sur l'*oppidum* en 52 : Vercingétorix était donc bien là, puisque ses monnaies l'attestent. Ce n'était qu'un faux de provenance, puisqu'on ne découvrit aucune monnaie d'or sur l'*oppidum*, simplement des pièces d'un alliage sans grande valeur, l'orichalque, inconnu au ier siècle avant J.-C., auxquelles l'Empereur s'empressa de substituer la superbe pièce d'or... arverne, plus prestigieuse on le conçoit. Pour celles qu'on y découvrit réellement, leur état d'extrême usure interdit de les supposer fabriquées sur place en 52 : frappées sur Alise, retrouvées à Alise, elles n'avaient pas pu circuler ailleurs et, flambant neuves dans ce cas, ne sauraient donc être usées. Au contraire, ces pièces presque méconnaissables à la suite d'une longue circulation alors que le siège dura seulement un mois, incitent à se poser quelques questions !

Notons, pour l'instant, que le profil, plus ou moins bien gravé, est identique : glabre, cheveux courts et bouclés, superbe nez grec bien droit, couronne de lauriers. Et pour cause : il représente Apollon... c'est une imitation, tout à fait courante en Gaule, du monnayage hellénistique, très exactement des monnaies de Philippe II, père d'Alexandre de Macédoine, qu'on admire encore, dans toute la beauté que lui donne la perfection du monnayage grec antique*.

Que le monnayage gaulois – d'abord arverne – fût une imitation de ces pièces grecques est une question qui n'a jamais fait doute. Elle heurte pourtant les sensibilités... dès 1853 ! quand on la soulève à propos du statère de Vercingétorix²¹, signalé, lui, comme provenant d'Auvergne :

« La tête est jeune et régulière ; or Vercingétorix était jeune et beau,

*. Cf. illustration p. II.